



L'altérité à travers l'architecture, cas critique de l'entreprise coloniale israélienne en Palestine

Clarisse GENTON
Université Paris-Est, ENSA Paris-Malaquais
Laboratoire ACS/AUSser

Résumé :

Cet article propose de revenir par le prisme de l'architecture sur les continuités de l'histoire de la constitution d'une nation - Israël - pensée à la fois en opposition au passé diasporique européen, tout en étant emprunte d'une vision orientaliste de la Palestine. L'actuelle entreprise coloniale menée en territoires occupés traduit spatialement à la fois un rapport complexe et ambigu à ce territoire, mais met également en scène une altérité pour instaurer son identité, où les Palestiniens deviennent la figure archétypale de l'Autre. En mobilisant la pensée de Saïd, il s'agit de mettre à jour la façon dont ce rapport à l'altérité se manifeste dans le tissu bâti des colonies israéliennes, et ce que leurs détails ornementaux racontent des évolutions de ce rapport à l'Autre. L'article interroge l'émergence d'hybridités, analysées comme l'expression d'une société qui aujourd'hui construit son espace contre cet Autre, et le maintien dans une situation de domination coloniale.

Mots-clés : Architecture, colonisation, conflit israélo-palestinien, orientalisme, violence symbolique

Abstract :

This paper proposes to revisit, through the prism of architecture, the continuities in the history of the formation of a nation – Israel – conceived both in opposition to the European diasporic past and imbued with an Orientalist vision of Palestine. The current colonial enterprise in the occupied territories spatially reflects both a complex and ambiguous relationship with this territory, but also stages otherness in order to establish its identity, with Palestinians becoming the archetypal figure of the Other. By drawing on Said's thinking, the aim is to reveal how this relationship with otherness manifests itself in the built fabric of Israeli settlements, and what their ornamental details tell us about the evolution of this relationship with the Other. The paper examines the emergence of hybridities, analysed as the expression of a society that today constructs its space against this Other and maintains it in a situation of colonial domination.

Keywords: Architecture, colonization, israeli-palestinian conflict, orientalism, symbolic violence

Introduction

Le conflit israélo-palestinien est régulièrement présenté dans le champ médiatique occidental (au moins français) de façon caricaturale comme le théâtre d'un affrontement entre Orient et Occident ; où Israël serait alors l'avant-poste, le fer de lance, le rempart protecteur de l'Occident : l'intervention de Benjamin Netanyahu au Nations-Unies en septembre 2024 va encore dans ce sens et amplifie cette perception binaire et dichotomique d'un « eux ou nous ». Dans ce cadre discursif, une mise en opposition présentée comme nécessaire se manifeste pour préserver de manière excluante l'identité de l'État d'Israël, qui a réaffirmé en 2018 par sa loi dite fondamentale le caractère juif de l'État et l'expansion de la colonisation « une valeur nationale » à consolider et à développer. Or, Vincent Veschambre explique que les identités collectives se matérialisent et se reproduisent dans la dimension spatiale à travers différents marqueurs de l'espace, dont l'architecture qui constitue l'un des attributs identitaires majeurs des groupes sociaux¹. Par ailleurs, les travaux de Yael Allweil rappellent l'importance du droit

¹ VESCHAMBRE Vincent, 2004, « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *ESO*, n°21, p.73-77

au logement dans le contrat social israélien tout en dressant un parallèle entre construction de l'identité de l'État israélien et construction des logements de la nation². On peut alors s'interroger sur la manière dont la mise en opposition dichotomique affirmée par le Premier Ministre susnommé se manifeste à travers l'aménagement de l'espace et le cadre bâti de son pays jusque dans les Territoires occupés. Il sera ici fait l'hypothèse que l'analyse de l'architecture construite par le gouvernement israélien pendant plusieurs décennies, loin de se réduire à un décor des rapports de force du conflit, nous donne des clefs de lecture pertinents pour comprendre la manière dont cet État s'est installé et s'inscrit dans ce territoire. Si depuis le 7 octobre 2023, le conflit a atteint un paroxysme de violence, je propose de retracer – à travers l'analyse du cadre bâti des colonies israéliennes – le rapport à l'altérité (c'est-à-dire ici à la population et au territoire palestinien) qu'entretient Israël, avec ses évolutions et ses ambiguïtés. Il s'agit de partir de l'examen des formes bâties du logement de deux colonies (Ramot à Jérusalem-Est et Ma'ale Adumim en Cisjordanie) afin de revenir sur les continuités de l'histoire d'une nation qui s'est pensée à la fois en rejetant son passé diasporique européen, tout en empruntant aux empires coloniaux une perception orientaliste de la Palestine.

Nous allons voir comment *in fine* l'entreprise coloniale actuelle perpétue un rapport hégémonique au territoire et met en scène une altérité pour affirmer son identité, où les Palestiniens sont désignés comme figure archétypale de l'Autre. Je vais d'abord revenir sur le contexte de la fabrique de cette vision orientaliste et des conséquences de celle-ci sur l'aménagement du territoire toujours visible de nos jours dans les colonies. Je vais ensuite analyser l'évolution du bâti et notamment des détails ornementaux des logements, depuis la tendance régionaliste des années 1970 jusqu'aux hybridités formelles qui apparaissent dans les années 1990. Enfin, je reprendrai aussi les formes construites les plus manifestes et les plus violentes de ce rapport à l'altérité avec l'exemple frappant du mur de séparation. Pour ce faire, je m'appuie sur mes analyses issues de mes enquêtes de terrain effectuées en 2017 et 2018, où j'ai plus particulièrement observé deux colonies, Ramot (Jérusalem-Est) et Ma'ale Adumim (Cisjordanie). Ces enquêtes comprennent mes arpentages sur place, mes observations prises sous forme de notes et de croquis, mes relevés photographiques de leur cadre bâti résidentiel et mon dépouillement d'archives institutionnelles (documents produits par les municipalités, ou par le ministère du Logement).

1. Depuis l'Europe, le récit orientaliste de la Palestine des sionistes

Revenons dans un premier temps aux origines d'Israël comme État moderne, c'est-à-dire l'Europe du XIX^e siècle. Sans détailler les différents courants du mouvement sioniste, je vais me concentrer sur le sionisme politique de Theodor Herzl, dont les deux ouvrages – *Der Judenstaat* et *Altneuland* – ont fondé le récit et plus loin la vision politique du foyer national pour le peuple juif. Herzl cherchait auprès des grandes puissances européennes un soutien politique pour créer cet État afin de protéger la population juive ; il s'est adressé au gouvernement français, aux autorités allemandes, au sultan ottoman et il a trouvé un appui auprès de l'empire britannique. Herzl s'est alors aussi posé la question de l'endroit : il a envisagé l'Argentine, l'Ouganda³, sur proposition du ministre Chamberlain du gouvernement britannique, avant de finir par rejoindre les avis de ses alliés du mouvement sioniste qui n'envisageaient pas d'autre territoire que celui de la Palestine, province ottomane à cette époque, principalement renouer le lien historique et spirituel du peuple juif avec cette terre⁴.

² ALLWEIL Yael, *Homeland. Zionism as Housing Regime, 1860-2011*, Londres, Routledge Éditions, 2017, pp.6-10

³SAND Shlomo, *Comment la terre d'Israël fut inventée. De la Terre sainte à la mère patrie*, Paris, Flammarion, 2012, p.246

⁴ HERZL Theodor, *The Jewish State*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2014 [1896]

Bien que le sionisme majoritaire se réclame comme un mouvement laïc, il a beaucoup puisé dans les références bibliques. Les efforts d'Herzl ont été en quelque sorte couronnés de succès quand en 1917 – treize ans après sa mort – le secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères Arthur Balfour signait la Déclaration Balfour. Par cette lettre, le gouvernement britannique se déclare favorable à l'établissement en Palestine « d'un foyer national pour le peuple juif ». Cette lettre a été reçue par les organisations sionistes comme la légitimation politique et morale d'une grande puissance à reconnaître les droits des juifs sur la « terre d'Israël »⁵.

Les sionistes vont produire un discours à propos de ce territoire qu'ils savent habité, pour justifier de la moralité de leur action ; discours nourri par les récits des pèlerins chrétiens principalement européens et des récits de voyage écrits au XIX^e siècle. Saïd cite Mark Twain, Flaubert, Lamartine, Chateaubriand, de Nerval, Goethe, Walter Scott, Byron, etc. et ce qu'il définit comme une attitude textuelle vis-à-vis de l'Orient⁶. Y est systématiquement décrit une vision désolée de la Palestine, abandonnée, si ce n'est vide. Mark Twain, par exemple, écrivait dans *Voyage en Palestine* paru en 1867 : « Il est certain qu'aucun des endroits où nous avons erré n'est capable de donner [à la description biblique] une expression aussi touchante que cette terre brûlante, nue et dépourvue d'arbres... De toutes les terres qui offrent un paysage lugubre, je pense que la Palestine doit être la plus belle⁷. » [Fig1] Vincent Lemire montre pourtant qu'il s'agit d'une vision erronée et faussée, et que Jérusalem notamment est non seulement habitée mais qu'elle est en plein processus de modernisation lancée par la sublime porte ; et que cette vision tranche avec l'idée que s'en faisait les voyageurs déçus de ne pas trouver la Jérusalem du I^{er} siècle, celle de Jésus⁸ : « À chaque instant, je m'attends à voir Jérusalem et je ne la vois pas. », écrit Flaubert⁹. Les sionistes reprisent cet imaginaire chrétien pour y introduire de nouvelles images : parfois les Palestiniens sont représentés comme bergers, une image d'un prototype des anciens israélites avant la dispersion, ou alors ils restèrent absents des représentations, comme des natifs malchanceux incapables d'autoreprésentation. Il leur a été retiré la possibilité de se représenter eux-mêmes, objets d'une mise en scène orientaliste d'un paysage biblique, rêvé, imaginé, fantasmé¹⁰. De cette perception adoptée par les sionistes, vont en découler deux slogans centraux du mouvement : « une terre sans peuple pour un peuple sans terre » et « faire fleurir le désert ».

Le premier slogan raconte un vide, pourtant faux. Ce vide qui n'existait pas, il fallut le créer, et sa réalisation la plus radicale eut lieu au cours de la *Nakba* entre la fin de l'année 1947 et 1949 au cours de la première guerre israélo-arabe déclenchée au lendemain de la Déclaration d'indépendance d'Israël, le 15 mai 1948 et qui débouchera sur le nettoyage ethnique de la Palestine¹¹, l'expulsion de plus de 800 000 Palestiniens et la destruction massive de 518 villes

⁵ *ibid*, p.30

⁶ SAÏD Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Points, Coll. Essais, 2005 [1978]

⁷ Traduit de « we saw water, then, but nowhere in all the waste around was there a foot of shade, and we were scorching to death. [...] Surely, there is no place we have wandered to that is able to it [the biblical description] such touching expression as this blistering, naked, treeless land... Of all the lands, there for dismal scenery, I think Palestine must be the prince. » Cité par RIBA Naama, 07/08/2019, « How to Design a State According to a Pioneer of Israeli Landscape Architecture », in Ha'aretz [en ligne]

⁸ LEMIRE Vincent, *Jérusalem 100 ans : la Ville Sainte à l'âge des possibles*, Paris, Armand Colin, Coll. Histoire, 2013, p.124

⁹ Citation dans DORD-CROUSLE Stéphanie, 2004, « Plus qu'une Terre promise, un "pays de connaissance" - Flaubert en Terre Sainte (août 1850) », Perspectives : revue de l'Université hébraïque de Jérusalem, n°11 « Terres Promises », p.129-153

¹⁰ MISSELWITZ Philipp et RIENIETS Tim (sous la dir. de), *City of Collision, Jerusalem and the principles of Conflict Urbanism*, Basel, Birkhäuser Architecture, 2006, p. 223

¹¹ PAPPE Ilan, *La Guerre de 1948 en Palestine*, Paris, La Fabrique, 2000

et des villages palestiniens laissés derrière¹², 46 367 bâtiments démolis. Ces destructions ne sont pas un dommage collatéral ou une nécessité martiale, elles ont eu lieu après les combats et les expulsions. Les dégâts furent les plus importants que l'État d'Israël ait causés¹³. L'opération est réitérée à la suite de la Guerre des Six Jours en 1967, pendant la *Naksa* (ou retrait en arabe), où environ 250 000 personnes furent expulsées et 23 766 maisons détruites. Les ruines laissées par ces démolitions ont ensuite été elles-mêmes abattues, pour qu'aucune trace ne demeure, créant ainsi un vide physique. L'effacement s'étend jusqu'aux relations spatiales entre entités, c'est-à-dire les structures viaires, mais aussi l'agriculture, les champs, les sentiers, les terrassements¹⁴. Le paysage de la campagne palestinienne s'en trouva définitivement modifié, son bastion rural véritablement saccagé, pour convertir les villages disparus en terres arables ou en terrains où bâtir des villes juives¹⁵. Ces ruines ont ensuite été pour la plupart ensevelies sous des hectares de forêts plantées par le KKL¹⁶. Cet effacement radical raconte également ce refus d'accorder à l'Autre une histoire et un passé sur ce territoire qu'Il a pourtant habité, l'histoire de l'Autre qu'on ne veut pas entendre ni voir pour légitimer l'installation d'un État fondé sur un nettoyage ethnique¹⁷.

Le second slogan découle directement du livre d'Isaïe dans l'Ancien Testament¹⁸ :

Sur les hauteurs dénudées, je ferai jaillir des fleuves et des sources au creux des vallées. Je changerai le désert en lac et la terre aride en fontaines. Je mettrai dans le désert le cèdre et l'acacia, la myrte et l'olivier ; je mettrai dans les terres incultes le cyprès, le pin et le mélèze, afin que tous regardent et reconnaissent, afin que tous considèrent et découvrent que la main du Seigneur a fait tout cela, que le Dieu Saint d'Israël en est le créateur. (Bible, Livre d'Isaïe [41 : 18 - 20])

Ce passage biblique réinterprété par les « pionniers » sionistes les enjoignait à verdir un désert qu'ils accusaient les Palestiniens d'avoir créé¹⁹. Cette « mission » importe ici une vision coloniale et orientaliste qui dépeint les Palestiniens comme des locataires négligents qui seraient responsables de la désertification du territoire (on retrouve ce discours dès le XVIII^e siècle en Angleterre ou en France à propos de l'Algérie²⁰) depuis les temps de la Bible. L'agriculture et l'aménagement paysagers ont servi tous deux de dispositif colonial, à la fois pour conquérir du terrain, effacer les traces du passé palestinien et aussi instaurer un rapport de supériorité technique : en démontrant leur capacité technique à « faire fleurir le désert », cela induirait une supériorité en reprenant l'un des thèmes récurrents du sionisme, celui du mérite, qui produisit une hiérarchisation du rattachement à la terre. Cela attesterait alors que les Juifs ont un lien inné, évident à la terre promise, jugé supérieur à celui des Palestiniens. On retrouve toutes les manifestations de ce discours dans l'aménagement paysager des colonies actuelles, à la végétation entretenue, soignée, parfois même luxuriante alors même que cela consomme beaucoup d'eau dans une région du monde qui en manque, et ce quel que soit l'environnement géographique et climatique de la colonie. Ma'ale Adumim est à l'entrée du désert, son environnement oscille entre la semi-aridité et l'aridité avec une végétation éparse qui tend à se raréfier et pourtant elle jouit d'une végétalisation digne de la Californie :

¹² Chiffres répertoriés par MERZA Éléonore, 20/03/2018, « Colonialisme en destru(a)tion », Iremmo, Paris, 1h

¹³ Je ne tiens pas compte ici des destructions récentes de la bande de Gaza, depuis deux ans.

¹⁴ LEMIRE Vincent, *op.cit.*, p.66

¹⁵ PAPPE Ilan, 2005, « Israël, un État dans le déni », in *NAQD*, vol.21, n°1, p.37-51

¹⁶ PIRINOLLI Christine, 2005, « Effacer la Palestine pour construire Israël. Transformation du paysage et enracinement des identités nationales », *Etudes rurales*, vol.173-174, n°1, p. 67-85

¹⁷ PAPPE Ilan, 2005, art. cit.

¹⁸ Livre d'Isaïe [41 : 18 - 20]

¹⁹ ZERUBAVEL Yael, 2008, « Desert and settlement: Space metaphors and symbolic landscapes in the Yishuv and early Israeli culture », in Julia Brauch & Anna Lipphardt (sous la dir. de) *Jewish Topographies. Visions of Space, Traditions of Place*, Routledge, p.201-222

²⁰ DAVIS Diana K., *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb*, Seyssel, Champ Vallon, 2012

de nombreuses pelouses bien vertes, proprement tondues, des parterres de fleurs, des palmiers, des cyprès, des bougainvilliers... [Fig2] Son maire – le même depuis 25 ans – en parle comme d'une oasis dans le désert, oasis pourtant totalement fabriquée, vantant ce cadre de vie très agréable pour ses habitants, alors même qu'en moyenne un colon consomme sept fois plus d'eau qu'un Palestinien²¹. Faire fleurir le désert se fait au détriment des ressources en eau de la région et de la population palestinienne, tout en accusant l'Autre de l'avoir désertifié.

2. Réinterpréter le langage de l'Autre pour le faire sien : la tendance régionaliste israélienne

Au sein de ces « oasis » ; le cadre bâti est pensé au creux ce paysage, surtout de la première décennie de la colonisation, 1967-1977, l'âge d'or de la tendance régionaliste en Israël. La tendance vient des États-Unis, de l'ouvrage de Bernard Rudovsky et de l'exposition au MoMa « Architecture without architects », qui redécouvrent les formes traditionnelles vernaculaires et insistent sur le *genius loci*, le génie du lieu, avec parfois des raccourcis essentialisant²². En Israël, après des décennies d'architecture moderne, de brutalisme, de part belle au béton et au style Bauhaus, les jeunes architectes diplômés de l'époque reprochaient à leurs prédécesseurs leur échec à créer un cadre bâti à même de lier les habitants à leur nouvelle nation ; cadre bâti qu'ils jugent uniforme et froid. Ils vont chercher à créer un style israélien « authentique », « biblique » et pour ce faire ils vont puiser dans les formes de l'architecture vernaculaire palestinienne qu'ils regardent avec admiration et envie²³. Thomas Leitersdorf, architecte concepteur du masterplan de Ma'ale Adumim en 1977, déclare à ce propos :

Je regarde avec envie la morphologie du village arabe. Sa beauté réside dans son caractère « accumulateur » et quelque peu irrationnel, le développement se fait lentement, chaque génération ajoutant sur le tissu mis en place par celles qui l'ont précédée. Tout commence par un sentier à ânes. Un homme bâtit une maison, un enfant naît, puis il se marie et il leur faut ajouter des pièces et ils les ajoutent sur la surface de la rue. L'architecture sans les architectes - c'est ça un village arabe et c'est ce qui fait sa beauté. C'est toujours mieux que quand un architecte s'en mêle. L'architecte gâche tout parce qu'il doit travailler logiquement et pas eux²⁴. (Segal et Weizman, 2004 : 159-160)

On peut parler ici d'appropriation culturelle ; et pourtant cela révèle aussi toutes les ambiguïtés du colonisateur dans son rapport à l'Autre. Les architectes israéliens de l'époque ont créé ainsi une « méditerranéité » bâtie selon Alona Nitzan-Shiftan, empruntant ce qu'ils perçoivent comme des formes types de la Méditerranée, tout en les vidant de leur substance. La Méditerranée constitue une catégorie et un concept flou, protéiforme qui relève plus d'une image ou d'une projection que d'une notion opérante regroupant l'ensemble de l'architecture de tous les pays du pourtour méditerranéen²⁵. Il s'agit le plus souvent d'une représentation de ce qu'on s'imagine être la Méditerranée. [Fig. 3]

Parmi ces signes, on retrouve des organisations d'immeubles autour de larges cours intérieures, qui le plus souvent sont aménagées en jardin : la ceinture de plusieurs bâtiments (deux ou quatre le plus souvent) forme une cour publique, qui reste communicante avec la voirie motorisée. Nous avons également observé des blocs d'immeubles organisés en terrasse,

²¹ SHOSHAN Malkit, *Atlas of the conflict Israël-Palestine*, Rotterdam, 010 Publishers, 2010, p.247

²² PONZO Jenny, 2013, « Genius loci et identité nationale : représentations de l'espace dans la narration italienne portant sur le Risorgimento », *Etudes de lettres*, n°1-2, Université de Lausanne, p.167-182

²³ NITZAN-SHIFTAN Alona, 2006, « The Israeli 'Place' in East Jerusalem How Israeli architects appropriated the Palestinian aesthetic after the '67 War », *Jerusalem Quarterly* 27 [en ligne]

²⁴ Propos recueillis par Eran Tamir-Tawil in SEGAL Rafi et WEIZMAN Eyal (dir.), *Une Occupation Civile*, Paris, Les Editions de l'Imprimeur, Collection Tranches de villes, 2004, pp.159-160

²⁵ GARRIC Jean-Philippe, 2021, « Imaginer la maison méditerranéenne en France à la période contemporaine », in *Perspective*, n°2, p.185-204 [en ligne]

avec une distribution par un escalier extérieur accessible et l'espace qui dessert les paliers est investi par les habitants qui y installent des plantes ou des objets personnels, ou des chaises. Les toitures de ces immeubles sont plates, sans pour autant faire l'objet d'une terrasse commune. L'étagement est parfois irrégulier, présentant des variations d'un corps d'immeuble à un autre, ou s'adaptant au niveau du sol et prenant en compte la pente. Une place importante est laissée à la végétation, que ce soit dans les jardins des cours, ou bien dans les espaces communs, ou sur les terrasses des habitations : on y retrouve des buissons ou des arbustes et même un palmier. Celles-ci sont régulièrement couvertes par des pergolas qui offrent aussi un support pour un investissement végétalisé. Ce cadre bâti agrémenté de nature ordonne une apparence de léger désordre, assez organique. En outre, j'ai noté la récurrence des formes des ouvertures : de nombreux percements de fenêtres sont arrondis, avec des variations ; arcs surbaissés, en plein cintre, voûtés, des arcs en anse de panier ou brisés proches d'une typologie persane. J'ai également relevé de nombreuses ouvertures en cercle (fenêtres ou percement décoratif). Toutes les fenêtres sont barrées de ferronneries blanches. La taille des fenêtres diffère, parfois sur une même façade dessinée avec un motif d'alternance, sans que l'ouverture soit réduite à son strict minimum, comme pourrait l'exiger le climat. Sur de nombreux immeubles de plusieurs périodes de construction différentes, j'ai observé des grilles d'ouvertures directes, le plus souvent avec une trame serrée carrée, en béton ou en brique, pour ventiler et filtrer la lumière à la manière du moucharabieh, devant les cages d'escaliers ou les pièces annexes attenantes aux cuisines (buanderies, réserves). Par ailleurs, ce détail est le seul dispositif de contrôle de l'apport de lumière.

On voit apparaître à travers ces exemples une hybridation des langages architecturaux, d'un vocabulaire moderniste²⁶ constellé de signes méditerranéens ou arabes. La barre d'immeuble horizontale reste une invention moderniste, ainsi que l'îlot ouvert, une préconisation pour l'épure de la façade et du volume, les formes géométriques, le dépouillement ornemental, le béton armé apparent ou les enduits blancs. On retrouve tout de même des signes d'un langage architectural traditionnel ou vernaculaire méditerranéen au sens large, sans pour autant qu'il y ait véritablement de reprise profonde des modes d'organisation de l'habitat de ces pays : il n'y a pas de patios, les cours intérieures sont larges, la typologie de la barre n'existe pas dans cette tradition, la typologie urbaine en îlot ouvert a peu à voir avec l'urbanité traditionnelle des villes méditerranéennes ou arabes, on ne retrouve pas plus les principes accumulateurs du *hosh* palestinien, ou les doubles circulations par les toits terrasses. Il s'agit plus de décoration plaquée sur des formes organisationnelles européennes de l'espace que de véritable effort d'étudier et d'appliquer les principes traditionnels vernaculaires palestiniens.

Ce style, appelé « *Adrihalut HaMakom* ²⁶ », littéralement architecture du lieu en hébreu, se retrouve largement dans les exemples d'immeubles construits à cette époque dans les colonies et participent de ce panorama d'oasis qui émergerait naturellement de la terre. Il faut ajouter qu'il est obligatoire de construire en pierre à Jérusalem depuis 1918 et le mandat britannique : d'abord en pierre de taille, cette obligation a été ramenée à 6 cm de parement pierre à partir de 1944 autour de la vieille ville puis étendue à l'ensemble de la ville et de ses environs. Le méditerranéisme israélien renvoie à un impérialisme orientaliste du XIX^e siècle, qui devint l'un des moyens privilégiés pour les architectes de coupler la modernité européenne avec une tradition native et ainsi se réclamer d'une universalité intemporelle à travers ce résultat hybride. Le paradoxe de cette posture architecturale revient à imiter un style vernaculaire arabe tout en définissant contre sa population. On peut comprendre le *makom* comme une contradiction du colonisateur ce que Saïd appelle la subjectivité coloniale²⁷ : tout en admirant

²⁶ NITZAN-SHIFTAN Alona, 2009, « On Concrete and Stone: Shifts and Conflicts in Israeli Architecture », *Traditional Dwellings and Settlements Review*, vol. 21, n°1, p.51-65

²⁷ SAÏD Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Points, Coll. Essais, 2005 [1978]

la relation qu'entretient l'indigène au territoire, on le rejette lui et tous les autres aspects de sa culture (en renvoyant à la figure du bon sauvage). *L'Adrihalut HaMakom* en s'appropriant le vernaculaire palestinien donne à Israël la possibilité de participer à une culture méditerranéenne plus large, tout en privant les Palestiniens de l'autorité sur leur *genius loci* et aussi de leur héritage²⁸.

Plus loin et plus tard, on retrouve des exemples encore plus troublants, en ceci que la tendance régionaliste a été délaissée à mesure que les architectes ont perdu leur place privilégiée auprès du Ministère du Logement au profit des promoteurs²⁹. À partir des années 1990, on voit apparaître des immeubles construits par ces derniers, beaucoup plus hauts, plus denses, massifiés au sein d'une véritable industrialisation du logement et qui présentent des formes bâties empruntant à la fois à des codes clairement identifiés comme occidentaux avec des signes là encore caricaturalement « orientaux ». [Fig.4] Il n'est pas rare de croiser des immeubles aux statures massives (sept à neuf étages), surmontés d'un toit double pente en tuiles rouges, et à la composition symétrique, qui comportent des éléments rappelant plutôt l'architecture d'un style orientalisant ou méditerranéen, que nous avons déjà notés pour les plus anciens immeubles : il y a des exemples d'immeubles disposant de fenêtres en demi-cercles, de cages d'escalier cachées derrière des encadrements de façades percés rappelant le moucharabieh ou des éléments décoratifs ornant les encadrements, un résultat surprenant présentant une hybridation particulière de signes au premier abord vernaculaires, des motifs d'apparence orientale³⁰ et de modèles importés³¹. Si le pouvoir colonial impose son hégémonie, Homi Bhabha démontre que le colonisateur imite également le colonisé³², et qu'il pourrait exister un espace hybride comme résultat des interactions de différentes positions de pouvoir qui cohabitent³³. Un espace ni tout à fait conforme aux morphologies occidentales et/ou européennes des pionniers des origines, ni tout à fait conforme aux morphologies palestiniennes ou les références des Israéliens *mizrahim*, pour former une morphologie en soi, soulignant la potentialité transformatrice des communautés issues de la diaspora revenues dans un contexte national puissant et qui parviennent à exprimer leurs liens avec leur nation d'origine³⁴.

Cela coïncide avec un tournant de l'histoire du conflit et dans le processus de colonisation. Au début des années 1990, la situation régionale et mondiale a été chamboulée avec des répercussions importantes pour le pays : la première *Intifada* a éclaté en 1987, le bloc soviétique s'est effondré et l'ouverture de ses frontières provoqua l'afflux vers Israël de presque 1 million de personnes³⁵, et le pays – État-providence jusqu'aux années 1980 – a basculé vers une néolibéralisation³⁶ assez violente de plusieurs secteurs de sa société dont le

²⁸ ABREEK-ZUBIEDAT Fatina & NITZAN-SHIFTAN Alona, 2021, « Mediterraneanism in conflict: development and settlement of Palestinian refugees and Jewish immigrants in Gaza and Yamit », *Ethnic and Racial Studies*, vol.44, n°6, p.987-1007

²⁹ HANANEL Ravit, 2020, « Public Housing in Israel: From Welfare State to Neoliberalism », *Les Cahiers de la Recherche architecturale, urbaine et paysagère*, n°8, [en ligne]

³⁰ SCIALOM Ori & BRAND Roy (sous la dir. de), *The Urburb : Patterns of Contemporary Living*, Catalogue du pavillon israélien à la Biennale de Venise, Sternhal Books, 2014, p.178

³¹ *Ibid*, p.52

³² Voir BHABHA Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007

³³ TZFADIA Erez & YACOBI Haim, *Rethinking Israeli Space. Periphery and Identity*, Oxfordshire and New York, Routledge, Coll. Middle East and Islamic Studies, 2014, p.27

³⁴ *Ibid*, p.30

³⁵ BERTHOMIERE William, 2000, « L'immigration d'ex-URSS et les colonies de Cisjordanie et de Gaza » in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol.16, n°3, pp.201-218

³⁶ BENDELAC Jacques, 2013, « Du dirigisme militaro-industriel au libéralisme civil : l'économie israélienne dans tous ses États », in *Institut Français des études internationales*, n°1, p.37-49 [en ligne]

secteur du logement et de la construction³⁷. À cela s'ajoutent le processus d'Oslo conclu en 1993, la guerre du Golfe en 1991, et la contestation de l'hégémonie ashkénaze par la population *mizrahi*, depuis plusieurs décennies. Israël est à ce moment-là en proie à une crise à plusieurs niveaux, où ses différentes communautés s'affrontent, notamment sur la signature des Accords d'Oslo en 1993.

3. Se séparer, ne plus voir l'Autre : la construction du mur de séparation

Durant le tournant d'Oslo, il s'opère un changement de perception à l'égard des Palestiniens et un changement dans le processus de colonisation pour reprendre les conclusions de Neve Gordon : celui-ci explique que l'État israélien passa d'un principe de colonisation à un principe de séparation, c'est-à-dire d'un principe qui tente de gouverner à un principe qui propose « ostensiblement » une solution, non en se retirant des territoires occupés mais en réorganisant les pouvoirs en place³⁸, ce qui modifie la logique de l'occupation. L'*Intifada* de 1987 a surpris Israël, aussi bien au sein de la société civile que de l'appareil d'État, qui estimait avoir travaillé depuis 20 ans à améliorer les conditions de vie des Palestiniens, et donc ne comprenait pas leur révolte. Partant de cet épisode d'affrontements violents et du processus d'Oslo qui s'en suivit, on assista alors à un phénomène de séparation des populations israéliennes et palestiniennes, qui se manifesta notamment dans l'aménagement territorial avec l'apparition dans les années 1990 de routes de contournement qui évitent les localités palestiniennes pour ne desservir que les localités israéliennes mais aussi l'apparition des premiers checkpoints visant à contrôler la circulation entre les territoires des Palestiniens. Par conséquent, le principe de séparation accentue la division des espaces du territoire palestinien et la fragmentation de leurs localités entre elles.

Ce phénomène de séparation est également visible dans les formes bâties des logements de l'époque. On observe alors une fortification au sein même de la construction de logements à partir du début des années 1990 : il devient obligatoire en 1991 de construire des pièces de sécurité au sein de chaque unité de logement individuelle. Cette contrainte répondant à un ensemble de normes dictées par l'armée exige notamment de construire ces pièces avec des murs plus épais, des fenêtres réduites avec des volets en acier et des portes blindés aux ouvertures inversées. L'obligation d'épaissir les murs vient alourdir considérablement les enveloppes des immeubles de logement israéliens. Les logiques économiques et démographiques à l'œuvre pour loger rapidement les centaines de milliers de personnes venus des pays de l'ex-URSS à bas prix expliquent aussi la massification des formes des immeubles au sein d'une industrie du bâtiment dont les principaux acteurs sont les promoteurs immobiliers. Les logements qu'ils construisent deviennent ainsi plus denses et plus hauts pour loger plus d'habitants par immeubles. Ainsi, le bâti résidentiel se verticalise. Cette verticalisation couplée aux contraintes de construction des pièces de sécurité explique l'érection d'ensemble d'immeubles massifs qui s'apparentent à des forteresses dans les territoires occupés. Ces fronts bâtis épais et opaques font face aux localités palestiniennes, et désignent d'autant plus les colonisés comme intrus indésirables.

Je fais ici l'hypothèse qu'Israël a eu besoin de signifier cette séparation pour préserver tout à la fois son espace géographique et politique à un moment où sa société se divisait fortement autour des Accords d'Oslo. Je m'appuie notamment sur les travaux de Chantal Mouffe autour du concept d'agonisme pour décrire ces phénomènes : Mouffe définit l'antagonisme comme

³⁷ HANANEL Ravit, 2017, « From central to marginal: The trajectory of Israel's public-housing policy », in *Urban Studies*, vol.54, n°11, p.2432-2447

³⁸ GORDON Neve, 2008, « From Colonization to Separation: exploring the structure of Israel's Occupation », in *Third World Quarterly*, vol. 29, n°1, p.25-44

la construction d'un rapport ami/ennemi qui peut émerger à partir d'une grande diversité de rapports sociaux, tandis qu'à contrario, la vie publique vise à constituer un « nous » dans un contexte de diversité et de conflit³⁹, en format un espace démocratique agonistique, fondé lui sur des rapports entre adversaires légitimes et tolérés⁴⁰. Toujours selon la philosophe, cet affrontement entre adversaires politiques est la condition même de l'existence d'une démocratie pluraliste. Pour autant, *le* politique est lié à la dimension d'antagonisme qui existe dans les rapports humains et dont *la* politique ne peut se faire l'économie parce qu'elle concerne l'action publique et la formation d'identités collectives⁴¹. La distinction des antagonistes et leur exclusion de l'espace démocratique agonistique est ainsi inévitable, précisément car la dimension d'antagonisme permet de définir celle de l'agonisme : pour que les rapports entre adversaires existent au sein d'une démocratie pluraliste, il faut également définir et exclure les ennemis caractérisés comme ceux qui remettent en question les principes de la démocratie pluraliste.

De toute évidence, dans notre contexte, il n'a jamais été question de discrimination compatible avec le pluralisme, et le régime politique israélien n'a jamais prévu de consulter la population palestinienne dans ses décisions concernant les Territoires Occupés. De même, la catégorisation de l'Autre en ennemi a pu aider à la constitution d'un nous israélien, pour former un espace démocratique agonistique. Pour préserver un « nous » loin d'être uni au sein de la société israélienne ; il faut désigner clairement le « eux » et donc l'Autre, ici les Palestiniens. Cela prit une forme encore plus manifeste quand à partir de 2003, le gouvernement israélien lança la construction d'un mur de séparation, comme solution aux attaques au cours de la 2^e Intifada⁴². – un mur de béton de 8 mètres de haut autour de Jérusalem, une grille électrifiée de 2 mètres entourée de part et d'autre par une série d'obstacles sur une largeur de 45 mètres, dans les territoires palestiniens. [Fig.5]

La figure du Palestinien comme Autre s'en est trouvée toujours plus marquée, comme aussi celle du terroriste, d'une population entièrement essentialisée comme violente, dangereuse, hostile, incomprise⁴³, et donc de la nécessité de s'en séparer de l'autre côté d'un mur, du « pays des barbares » selon la formule de Saïd⁴⁴. Pour autant, le mur ne se contente pas de séparer les populations palestiniennes et israéliennes, les populations palestiniennes entre elles et de fragmenter leur territoire. Le mur dans sa matérialité même empêche de voir ce qu'il se passe de l'autre côté : les huit mètres de hauteur en béton, tout comme la largeur du fossé autour des grilles électrifiées, constituent des obstacles à la vue. À cette hauteur, les rez-de-chaussée et le premier étage disparaissent derrière l'écran des panneaux préfabriqués. C'est l'espace de la rue qui est caché, et donc la vie quotidienne des Palestiniennes qui soudainement n'existent plus. Le mur a donc aussi pour effet d'invisibiliser cette population que les Israéliens ne veulent plus voir. L'individu invisible devient « Autre » et cet « Autre » peut de surcroît être l'objet de fantasmes projetés sur la surface du mur : « le mur fait peut d'une certaine façon puisqu'il suscite à propos de cet autre que je ne vois pas, les pires fantasmagories ou des chimères⁴⁵. » Cela alimente cet imaginaire de l'Autre et plus loin toute une géographie

³⁹ MOUFFE Chantal, 2010, « Politique et agonisme », in *Rue Descartes*, vol.67, n°1, p.18-24

⁴⁰ CANTELLI Fabrizio, 2002, « La pensée politique anti-essentialiste de Chantal Mouffe. Un espace conceptuel entre postmarxisme et féminisme extensif », in *Revue du MAUSS*, vol.19, n°1, p.191-200

⁴¹ MOUFFE Chantal, 2010, *art.cit.*

⁴² BACKMANN René, « Le Mur », in BRAUMAN Rony (dir.), *Pour les Palestiniens*, Paris, Autrement, 2014, p.99

⁴³ NEISSE Franck et NOVOSSELOFF Alexandra, *Des murs entre les hommes*, Paris, La Documentation française, 2015, p.228

⁴⁴ SAÏD Edward W., *op.cit.*, pp.110-111

⁴⁵ AGIER Michel, 08/07/2014, « Le Mal des Frontières (1/2) », in Alain Touraine (sous la dir. de) France Culture, Forum Le Monde Le Mans, Paris

imaginaire, c'est-à-dire une organisation mentale de l'espace qui produit des identités en établissant des frontières⁴⁶. Cela renforce aussi la déshumanisation et plus loin l'animalisation de l'Autre et cela légitime alors la violence à son encontre.

Dans notre cas, le mur n'est pas la cause mais bien la conséquence de cette construction mentale de la population palestinienne comme Autre par la société israélienne, à comprendre avant tout comme non-juive mais aussi comme arabe, musulmane. Le mur est l'une des étapes les plus significatives de ce principe de séparation. Au moment de sa construction, le thème de la sécurité a été étendu à la prévention de la délinquance, et à la répression des « entrées illégales » ; donc en réalité à une répression de toute circulation jugée non réglementaire, amalgamant toutes ces catégories sans distinction, étendant la figure de l'Autre à un ensemble toujours plus large pour englober toute la population palestinienne⁴⁷. À la fois conséquence et effet redondant de cette essentialisation, le mur de séparation reflète la transformation au cours de cette période de la perception que les Israéliens se font des Palestiniens, non plus seulement comme figure archétypale de l'Autre, mais également en *homo sacer*, selon la définition de Giorgio Agamben⁴⁸. Ce dernier explique que dans le droit romain archaïque, est désigné *homo sacer* celui qui peut être tué impunément, mais qu'on ne peut pas mettre à mort dans les formes rituelles : « Une figure obscure du droit romain archaïque, où la vie humaine est incluse dans l'ordre juridique uniquement sous la forme de son exclusion (c'est-à-dire dans sa possibilité d'être tué sans sanction⁴⁹.) » Exclu, il se situe à la marge de la société, entre deux mondes - sacré et profane - mis au ban. Agamben nous dit qu'il existe cet entre-deux, le ban, où l'exclu de la communauté peut être tué ou même considéré comme déjà mort. L'*homo sacer* habite ces deux mondes sans appartenir à aucun d'eux. Il est banni⁵⁰. Un *homo sacer* est un être humain qui peut être tué impunément, car déjà considéré comme banni, mort, ou « voué à l'enfer ⁵¹ ». Au cours de l'*Intifada Al-Aqsa*, Neve Gordon nous expose que :

Le fait qu'aucun soldat israélien n'ait été jugé pour ces meurtres et qu'ils fassent partie d'une politique ouverte suggère que certains des habitants occupés ont été réduits à ce que Giorgio Agamben a appelé l'*homo sacer*, des personnes qui peuvent être tuées sans que cela soit considéré comme un crime. [...] La différence entre battre le corps et tuer le corps reflète la différence entre le principe colonial et le principe de séparation, entre façonner le corps et l'écraser⁵². (Gordon, 2008)

Il me faut revenir en conclusion sur la construction des colonies. Depuis une dizaine d'années, leurs immeubles visent une ascension encore plus franche vers les hauteurs et un abandon de toute forme d'ornementation inspirée des formes palestiniennes ou arabes. On peut le comprendre aussi comme un abandon de toute tentative de normalisation, pour assumer une position de colonisateur qui ne cherche plus à gommer ses ambiguïtés⁵³. Ce retrait progressif de toute ambiguïté formelle dans l'architecture des colonies, marqué par l'abandon progressif de toute référence au vernaculaire palestinien et par une affirmation plus nette de la verticalité et de la séparation, ne relève pas d'une simple évolution stylistique. Il marque une étape supplémentaire dans la fabrique spatiale de l'altérité et constitue au contraire un indicateur de

⁴⁶ BROWN Wendy, *Murs. Les murs de séparation et le déclin de la souveraineté étatique*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2009, p.113

⁴⁷ SALENSON Irène, *Jérusalem, bâtir deux villes en une*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, coll. Bibliothèque des territoires, 2014, p.120

⁴⁸ AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer. Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997, p.16

⁴⁹ ibidem

⁵⁰ Ibid, p.116

⁵¹ Ibid, p.82

⁵² GORDON Neve, 2008, « From Colonization to Separation: exploring the structure of Israel's Occupation », in *Third World Quarterly*, vol. 29, n°1, p.25-44

⁵³ MEMMI Albert, *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, Coll. Folio Actuel, 2008, [1957]

la transformation du projet colonial lui-même : l'architecture n'a plus à négocier son inscription dans le paysage local, elle n'a plus à dissimuler sa violence symbolique, elle assume désormais son rôle de dispositif explicite d'accaparement et de contrôle. Cette histoire, qui se poursuit, de l'imaginaire orientaliste jusqu'aux dispositifs contemporains de la séparation, montre que l'architecture des colonies et l'espace construit des territoires occupés apparaissent comme le théâtre d'un continuum de la violence graduée, qui se déplace avec les stratégies politiques et qui s'intensifie ces dernières années.

Dans cette perspective, les deux années de génocide⁵⁴ depuis le 7 octobre 2023 ne s'inscrivent pas en rupture avec le processus analysé, mais en continuité. L'anéantissement quasiment total de la bande de Gaza, ainsi que l'accélération des destructions, des déplacements et des violences des colons contre les Palestiniens en Cisjordanie, révèlent aussi l'intensification de ce continuum de la violence et la transformation de la gestion de la population palestinienne considérée par les autorités israéliennes non plus seulement comme Autre mais comme *homo sacer*. Les destructions complètes de l'espace bâti et du cadre urbain de Gaza participent pleinement de cet anéantissement matériel et physique du territoire gazaoui, et plus loin des conditions de survie de sa population. Ainsi, considérer l'architecture de ces territoires uniquement comme un phénomène urbanistique revient à sous-estimer la dimension politique de leur production. L'espace y opère comme une forme matérialisée du conflit, mais également comme l'archive active d'un présent prolongé, où la violence ne constitue pas un événement, mais un mode d'organisation du territoire.

⁵⁴ J'utilise le terme de génocide en accord avec la définition du droit international du terme, de son utilisation dans ce contexte par plusieurs organisations israéliennes et internationales dont l'ONU, mais également plusieurs chercheurs spécialistes de génocides dont Dirk Moses ou Omer Bartov – entre autres.

Bibliographie :

- ABREEK-ZUBIEDAT Fatina & NITZAN-SHIFTAN Alona, 2021, « Mediterraneanism in conflict : development and settlement of Palestinian refugees and Jewish immigrants in Gaza and Yamit », *Ethnic and Racial Studies*, vol.44, n°6, 987-1007
- AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer. Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997
- AGIER Michel, 08/07/2014, « Le Mal des Frontières (1/2) », in Alain Touraine (sous la dir. de) France Culture Forum Le Monde Le Mans, Paris
- ALLWEIL Yael, *Homeland. Zionism as Housing Regime, 1860-2011*, Londres, Routledge Éditions, 2017
- BACKMANN René, « Le Mur », in BRAUMAN Rony (dir.), *Pour les Palestiniens*, Paris, Autrement, 2014
- BENDELAC Jacques, 2013, « Du dirigisme militaro-industriel au libéralisme civil : l'économie israélienne dans tous ses États », *Institut Français des études internationales*, n°1, 37-49
- BERTHOMIERE William, 2000, « L'immigration d'ex-URSS et les colonies de Cisjordanie et de Gaza », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol.16, n°3, 201-218
- BHABHA Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007
- BROWN Wendy, *Murs. Les murs de séparation et le déclin de la souveraineté étatique*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2009
- CANTELLI Fabrizio, 2002, « La pensée politique anti-essentialiste de Chantal Mouffe. Un espace conceptuel entre postmarxisme et féminisme extensif », *Revue du MAUSS*, vol.19, n°1, 191-200
- DAVIS Diana K., *Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb*, Seyssel, Champ Vallon, 2012
- DORD-CROUSLE Stéphanie, 2004, « Plus qu'une Terre promise, un "pays de connaissance" - Flaubert en Terre Sainte (août 1850) », *Perspectives : revue de l'Université hébraïque de Jérusalem*, n°11 « Terres Promises », 129-153
- GARRIC Jean-Philippe, 2021, « Imaginer la maison méditerranéenne en France à la période contemporaine », *Perspective*, n°2, 185-204
- GORDON Neve, 2008, « From Colonization to Separation: exploring the structure of Israel's Occupation », *Third World Quarterly*, vol. 29, n°1, 25-44
- HANANEL Ravit, 2017, « From central to marginal: The trajectory of Israel's public-housing policy », *Urban Studies*, vol.54, n°11, 2432-2447
- HANANEL Ravit, 2020, « Public Housing in Israel: From Welfare State to Neoliberalism », in *Les Cahiers de la Recherche architecturale, urbaine et paysagère*, n°8, [en ligne]
- HERZL Theodor, *The Jewish State*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2014 [1896]
- LEMIRE Vincent, *Jérusalem 100 ans : la Ville Sainte à l'âge des possibles*, Paris, Armand Colin, Coll. Histoire, 2013

- MEMMI Albert, *Portrait du colonisé, précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, Coll. Folio Actuel, 2008, [1957]
- MERZA Éléonore, 20/03/2018, « Colonialisme en destru(a)tion », Iremmo, Paris, 1h
- MISSELWITZ Philipp et RIENIETS Tim (sous la dir. de), *City of Collision, Jerusalem and the principles of Conflict Urbanism*, Basel, Birkhäuser Architecture, 2006
- MOUFFE Chantal, 2010, « Politique et agonisme », in *Rue Descartes*, vol.67, n°1, 18-24
- NEISSE Franck et NOVOSSELOFF Alexandra, *Des murs entre les hommes*, Paris, La Documentation française, 2015
- NITZAN-SHIFTAN Alona, 2006, « The Israeli 'Place' in East Jerusalem How Israeli architects appropriated the Palestinian aesthetic after the '67 War », *Jerusalem Quarterly* 27 [en ligne]
- NITZAN-SHIFTAN Alona, 2009, « On Concrete and Stone: Shifts and Conflicts in Israeli Architecture », *Traditional Dwellings and Settlements Review*, vol. 21, n°1, 51-65
- PAPPE Ilan, *La Guerre de 1948 en Palestine*, Paris, La Fabrique, 2000
- PAPPE Ilan, 2005, « Israël, un État dans le déni », *NAQD*, vol.21, n°1, 37-51
- PIRINOLLI Christine, 2005, « Effacer la Palestine pour construire Israël. Transformation du paysage et enracinement des identités nationales », *Etudes rurales*, vol.173-174, n°1, 67-85
- PONZO Jenny, 2013, « Genius loci et identité nationale : représentations de l'espace dans la narration italienne portant sur le Risorgimento », *Etudes de lettres*, n°1-2, Université de Lausanne, 167-182
- RIBA Naama, 07/08/2019, « How to Design a State According to a Pioneer of Israeli Landscape Architecture », in Ha'aretz [en ligne]
- SAÏD Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Points, Coll. Essais, 2005 [1978]
- SALENSON Irène, *Jérusalem, bâtir deux villes en une*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, coll. Bibliothèque des territoires, 2014
- SAND Shlomo, *Comment la terre d'Israël fut inventée. De la Terre sainte à la mère patrie*, Paris, Flammarion, 2012
- SCIALOM Ori & BRAND Roy (sous la dir. de), *The Urburb : Patterns of Contemporary Living*, Catalogue du pavillon israélien à la Biennale de Venise, Sternhal Books, 2014
- SEGAL Rafi et WEIZMAN Eyal (dir.), *Une Occupation Civile*, Paris, Les Editions de l'Imprimeur, Collection Tranches de villes, 2004
- SHOSHAN Malkit, *Atlas of the conflict Israël-Palestine*, Rotterdam, 010 Publishers, 2010
- TZFADIA Erez & YACOBI Haim, *Rethinking Israeli Space. Periphery and Identity*, Oxfordshire and New York, Routledge, Coll. Middle East and Islamic Studies, 2014
- VESCHAMBRE Vincent, 2004, « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *ESO*, n°21, p.73-77
- ZERUBAVEL Yael, 2008, « Desert and settlement: Space metaphors and symbolic landscapes in the Yishuv and early Israeli culture », Julia Brauch & Anna Lipphardt (dir.) *Jewish Topographies. Visions of Space, Traditions of Place*, Routledge, 201-222

